

Tout a commencé ainsi.

Au métro Mairie de Montreuil, un samedi soir du début octobre 1965, on pouvait voir Jefferson Woodbridge, un long dadaïste myope et mollasson, par ailleurs jeune Américain de bonne famille débarqué à Paris à dix-neuf ans avec le ferme propos de devenir un romancier célèbre. À ses côtés, un jeune homme sans âge – vingt-quatre ans ? vingt-neuf ? –, grand et maigre, l'air louche, la peau ravagée, un certain Alain Piret, citoyen vénézuélien en route vers Israël. Tous les deux on attendait Gunther, Allemand déguisé en pierrot lunaire, champion des combines minables et des plans foireux, en particulier des fêtes de banlieue qui étaient censées ne rien coûter et aligner, selon ses dires, les plus belles filles du département de Seine-Saint-Denis. Les pronostics allaient bon train pour savoir si la soirée n'était pas une pure chimère enfantée par le cerveau brumeux de Gunther ou si celui-ci ne nous poserait pas en toute simplicité un gros lapin, ce qui ne serait pas forcément la plus mauvaise nouvelle.

C'est dans ce contexte passablement déprimant, aggravé par un froid humide, que Gunther fit une apparition bruyante, suivi dix minutes plus tard par deux jeunes femmes. L'une, sans surprise, ressemblait à ce qu'il est convenu d'appeler une bonne copine. L'autre était une grande fille blonde, extrêmement élégante, vêtue d'un

long manteau noir à col de fourrure qui me parut alors le comble du luxe et du raffinement. Cette vision éblouissante, totalement incongrue en un tel lieu, avait pour nom Magdalena.

Dans mon histoire il y a l'avant et l'après Magda. *Avant*, je me fais l'effet d'un ectoplasme, ce qui n'est pas loin de la réalité, je me meus au gré des courants en pilotage automatique. *Après*, j'ai des poussées de fièvre et d'euphorie, je suis un héros littéraire, un Rubempré, un personnage de la Nouvelle Vague, un copain d'Henry Miller à la terrasse du Dôme en 1935, cigarette insolente au bec.

Magda est une femme solaire, cela ne se discute pas un seul instant. Les aficionados qui nous croisent se demandent ce qu'elle fait avec moi, je dois être un chaperon qui lui tient compagnie lorsque les vrais amants sont occupés ailleurs. Ou un cousin venu d'une lointaine province et qu'elle tolère par charité.

Je venais de débarquer à Paris à l'âge de dix-neuf ans et je tentais de passer inaperçu en calquant mon comportement sur celui des passants, des clients de bistrots. J'avais certes lu beaucoup de textes qui parlaient de l'amour (Stendhal, Benjamin Constant, les sœurs Brontë) et de la mort (Dostoïevski, Lautréamont), de nombreux livres d'histoire sur les bains de sang du XX^e siècle, j'avais vu les films de la Nouvelle Vague, ceux de Bergman, Eisenstein, Fellini et Kurosawa. Mais malgré une maîtrise plus que convenable du français, grâce soient rendues à ma mère, traductrice de poésie française, je restais sous le mince vernis un petit gars de Providence Rhode Island, rejeton d'une bonne famille sans histoire. Pour avoir brièvement fréquenté deux campus huppés de Boston et passé des week-ends prolongés à New York, je croyais connaître le

monde extérieur. Paris ne pouvait pas être si différent. J'en avais appris l'essentiel au travers de Henry Miller, Sartre, Sagan, Godard, Balzac, de la lecture épisodique du *Monde* et des Mémoires de Simone de Beauvoir. Je débarquerais au Café de Flore et m'assiérais près du chauffage au charbon comme un vieil habitué, on reconnaîtrait en moi l'initié, le jeune écrivain américain en route vers la célébrité, le prochain romancier à la mode.

Le spectacle qui s'offrait à moi était parfait jusque dans les moindres détails. Les œufs durs posés sur leur carrousel sur le comptoir du plus modeste bistrot. Le sel de céleri et la bouteille de Worcestershire pour les cas de jus de tomate. Les rues pavées qui donnaient le sentiment d'avoir été finies à la main. Les voitures décapotables garées en double file devant le Flore et droit sorties de la Nouvelle Vague, des Morgan, des Austin Healey, des Aston Martin. Les vieux profs de Louis-le-Grand attablés au Cluny, les bandes de jeunes qui frimaient aux terrasses devant un coca rondelle. Les autobus à plate-forme où l'on pouvait griller une cigarette pendant le trajet, ces contrôleurs qui vous découpaient de fines et minuscules lamelles de papier en guise de ticket et les glissaient dans une machine enregistreuse qu'ils portaient au bout d'une sangle et qui faisait un bruit amusant comme si elle broyait des noix. Chacun avait sa place dans cet automate géant, patrons de bistrot, clients de bistrot, familles bourgeoises productrices de militaires, de banquiers ou de fonctionnaires, fiancées promises à une vie prospère et confortable à Saint-Nom-la-Bretèche. Moi j'étais l'homme invisible. Je ne faisais pas partie du tableau.

J'avais pris la décision irrévocable de fuir les milieux américains, mais un soir, en désespoir de cause, je franchis le seuil de Shakespeare and Company sous le prétexte d'une soirée littéraire. Je me disais que les habitués des lieux, si

américains fussent-ils, ne devaient pas être tout à fait comme les autres. Dans l'assistance, je repérai une jeune femme dans la vingtaine, une maigre à lunettes qui ne devait pas crouler sous les assauts des prétendants. Eh bien, j'eus beau m'asseoir près d'elle avec désinvolture, attendre dix bonnes minutes avant d'engager les opérations, et m'en tenir strictement aux détails du programme, et quels seraient les poèmes déclamés et patati et patata, et qui les réciterait, et pourquoi ce choix arbitraire de poètes, et pourquoi pas Sylvia Plath, les réponses de la maigre Américaine à lunettes restaient lapidaires, jusqu'au moment où, après une ultime relance, elle finit par lâcher Excusez-moi, mais je ne comprends pas pourquoi vous m'adressez la parole, alors que nous n'avons manifestement rien à nous dire. Même cette esseulée qui ne devait connaître rigoureusement personne à Paris et se morfondait le soir dans sa chambre de bonne où elle mangeait seule deux tranches de jambon sur papier gras, même cette Américaine désespérée avait flairé en moi l'autre animal malade de la meute, dont la lugubre compagnie achèverait de la couler par le fond.

Depuis un mois, j'errais dans Paris en attendant que les cours commencent à Censier, ce qui à n'en pas douter marquerait le début d'une prodigieuse vie intellectuelle, ponctuée par des discussions enflammées aux terrasses de café, comme on en voyait dans les films en noir et blanc, peuplées de diverses cousines de Françoise Hardy. Mais pour l'instant je me contentais de traîner ma longue carcasse maladroite le long du boulevard Saint-Michel, de la rue Gay-Lussac à la Seine, puis je sillonnais le boulevard Saint-Germain dont j'aurais pu citer tous les bistrotts dans l'ordre depuis le boulevard Saint-Michel jusqu'à la rue des Saints-Pères, en faisant une halte stérile là où j'avais déjà aperçu de belles inconnues. Je lisais avec ostentation *Le Monde* à partir de quatorze heures et tentais de faire durer

le plaisir en m'astreignant à la lecture intégrale des pages économiques et sociales et du carnet mondain.

Quelques décennies après les faits, je garde le souvenir d'une arrivée tardive à Orly, aux environs de minuit, une soirée chaude du mois de juillet. Notre joyeuse troupe d'étudiants en *french studies* avait pris un autobus à plate-forme direction la capitale et dans mon esprit subsiste ce plan précis où, dans *Ascenseur pour l'échafaud*, le tout nouvel aéroport d'Orly se dresse au détour d'une modeste route nationale. On avait dû pénétrer dans Paris par la porte d'Orléans. Les cafés semblaient tous coulés dans le même moule majestueux, auvent surplombant les terrasses où des chaises en similirotin étaient serrées les unes contre les autres. Des garçons en uniforme s'employaient à les emboîter les unes sur les autres avant d'y fixer une chaîne cadenassée.

Le bus à plate-forme s'était finalement arrêté devant une façade imposante, dans une rue déserte où l'on entendait le bruit du vent dans les arbres. C'était le lycée Montaigne. Le temps de traîner les bagages jusque dans ces chambrettes – la mienne avait une fenêtre sur la rue –, il n'était pas plus de une heure du matin. Et Montaigne se trouvait à quelques rues de Saint-Germain-des-Prés, là où de belles femmes brunes et de belles femmes blondes aux ongles interminables fumaient des Marlboro et buvaient des whiskys coca en débattant de l'existence et de l'essence, et réciproquement. À quatre ou cinq, nous nous étions perdus dans un entrelacs de rues fantomatiques, puis obstinés devant un club prétendument privé, en tout cas c'est ce que le cerbère méprisant nous avait jeté avant de nous claquer la porte au nez, sous le regard amusé de deux flics vêtus de ce ridicule uniforme sorti d'*Irma la douce* qui nous avaient conseillé d'aller plutôt voir dans le quartier aux putes. Après une longue errance, nous avons

échoué dans un bar-restaurant des Halles où on nous avait facturé trois bouteilles de beaujolais que nous avions à peine touchées. Le lendemain, n'était-ce pas le but du voyage, nous avons vu le premier strip-tease de notre vie dans une boîte de Pigalle baptisée La Boule noire. La salle aurait été déserte, n'eût été un malfrat taciturne au regard fixe et à la peau vérolée attablé devant un verre de whisky. On nous avait installés en bordure de la scène et, sans demander notre avis, on avait apporté quatre whiskys à titre de consommation obligatoire. À droite de la scène, un vieux piano droit qui avait fait la guerre. Le pianiste à gilet noir et mégot pendouillant apparut d'abord, l'air désabusé, il aurait pu être le frère du patibulaire au fond de la salle. Il jouait de manière machinale sur son piano désaccordé. La strip-teaseuse surgit. Une fausse blonde aux cheveux courts, petite et grassouillette, l'air d'une caissière de salon de coiffure de Providence. Une fois qu'elle eut tout enlevé à l'exception d'un cache-sexe et de souliers à talons hauts, elle s'assit sur une chaise face à la salle et ouvrit les jambes. Il y eut un dernier morceau de bravoure du pianiste, qui accélérât la cadence comme un vieux cheval sentant l'écurie, puis les deux artistes ramassèrent leurs affaires sans échanger un mot et disparurent. Le soir nous vîmes *Château en Suède* à L'Atelier avec Françoise Brion, que certains avaient déjà aperçue à poil dans *L'Eau à la bouche* et le faisaient savoir, je ne vous dis pas l'émoi dans le groupe.

Plus tard, avec Tom, un jeune gaillard passablement agité, nous décidâmes sur un coup de tête de sortir de Paris. Rue Lauriston, on louait des scooters. En nous voyant enfourcher la monture, à peine capables de tenir en équilibre ou de passer les vitesses, le patron du garage laissa tomber avec un haussement d'épaules. Ils vont se tuer ça c'est sûr. Mais bon, se disait-il, chacun devait affronter son destin, et un pays qui venait de connaître la

guerre en général et la Gestapo rue Lauriston en particulier pouvait bien envisager deux macchabées de plus, fussent-ils amerloques. Nous avions filé sur Chartres, vu la cathédrale, dîné dans un boui-boui qui affichait en devanture *Ici on peut apporter son manger*, trouvé des jardins tranquilles où dormir à même le sol. Nous nous étions réveillés grelottant de froid à quatre heures du matin. Direction la Normandie. Après Alençon, une forte pluie avait commencé à tomber. Le kick avait lâché, il fallait pousser le scooter en seconde pour le faire démarrer. Mon agité compagnon s'énervait à propos de l'engin récalcitrant et, au moment de repartir d'une station-service, avait fait une fausse manœuvre. Il s'était ouvert la jambe au-dessous du genou et le sang pissait. Cet abruti avait lâché le scooter et s'était accroché à un poteau métallique pour ne pas tomber. Il avait réussi à se sectionner un tendon, comme on le constata dans ce petit hôpital de campagne en pierres des champs. Il fallait l'opérer. On le rata, il se traînait avec ses béquilles. Son géniteur bostonnais dut prendre l'avion pour venir le chercher au fond de la Normandie. Je ramenai le scooter à un patron de garage presque heureux de voir ses plus sombres prophéties se réaliser, constatant tout de même que l'engin avait perdu son kick et se trouvait cabossé, peinture rayée. Allez file, aboya-t-il, j'en suis largement de ma poche. J'avais tout juste eu le temps d'arriver à l'Opéra pour le début de *Tannhäuser* et de m'endormir sur le canapé en velours rouge au fond de la loge.

Et Tom ? m'avaient demandé les autres. Tom ? Je l'ai laissé dans son hôpital, qu'est-ce que je pouvais faire, il est adulte et je ne suis pas médecin. Ah bon ! tu l'as laissé comme ça dans son hôpital pourri ? T'es bizarre comme gars !

Un matin, le car avait ramassé tous ces jeunes gens de bonne famille. De futurs parvenus, qui seraient bientôt

dermatologues ou dentistes dans de mornes banlieues bourgeoises avec pelouses et barbecues. Dans quinze ans, dans vingt-cinq ans, je n'en doutais pas, certains d'entre eux, lisant *The New York Review of Books*, diraient à leurs voisins Vous savez que j'ai fréquenté Woodbridge, oui le célèbre romancier, quand il était encore un parfait inconnu. Il y eut de nouveau quelques blagues, puis le car disparut au bout de la rue, et je me retrouvai avec mes deux valises au bout des bras.

J'ai dix-neuf ans et je suis un ectoplasme. Crashé par hasard dans une minuscule chambre mansardée aux murs sales, avec un Velux donnant sur le ciel plombé, au septième étage de l'hôtel de Verneuil. Au-delà du lit à une place, du chevet bancal, d'une mauvaise table destinée à l'écriture de cartes postales, de la chaise collée contre le lavabo, on peut tout juste faire trois pas. Une fois posées les deux valises, on ne peut plus bouger. Pour entamer l'écriture du *great american novel*, il faudrait déplacer le lit à chaque séance de travail pour être face au velux, et poser sur le lit les deux valises. L'éclairage serait lancinant, entre le néon du lavabo, une applique au-dessus du lit et une lampe de chevet capacité de quarante watts avec abat-jour gris pisseux. Je suis un invertébré. Parfois je me dis qu'un de ces jours les muscles principaux de mon corps tomberont en panne les uns après les autres, je n'aurai plus la force de bouger les membres et de m'extirper de mon lit. Peut-être cette paralysie progressive gagnera-t-elle les muscles de mon cerveau, et alors je ne saurai même plus qui je suis, à quelle heure il fait jour et s'il faut se lever.

Je finis par appeler ce Philip Everett, un sinistre gars de Providence que j'avais croisé cinq minutes au cours de l'été, car il avait un cousin dans notre groupe de vacanciers. Tu devrais prendre ses coordonnées, m'avait dit le cousin, il a déjà passé une année à Paris et doit connaître

plein de combines. C'est vrai qu'il est aussi amusant qu'une porte de garage, d'ailleurs on se demande comment il fait pour avoir une sœur pareille, tu n'as jamais entendu parler de Patricia ? Une bombe, une exterminatrice, une ventouse, il n'y a que les bus de la *City Line* à ne pas lui être passés dessus.

J'avais noté le numéro de téléphone en me jurant de ne jamais l'utiliser.

Je me retrouve attablé au Saint-Michel devant cette momie désemmaillotée puis rhabillée de tergal gris. Everett me regarde fixement avec l'air de se demander si je fais partie des trois douzaines de voyous qui ont un jour profité de sa sœur ou si par extraordinaire je ne serais pas aussi paumé que lui. Il ne fréquente personne à l'exception de la vieille dame qui lui loue une chambre dans le quartier du parc Monceau, il doit impérativement se chauffer de charentaises en rentrant dans l'appartement – jamais après vingt-deux heures. Il part le matin à la Sorbonne, aux Archives historiques de la Ville de Paris ou à la bibliothèque Sainte-Genève, et rentre le soir à dix-neuf heures pour ne plus ressortir. Parfois la vieille le convie à partager un bœuf carottes et à regarder le journal de vingt heures. Il a fait ça toute l'année dernière, et va le refaire cette année. Son mémoire porte sur l'histoire de sept monuments de Paris, qu'il m'énumère dans l'ordre avant de passer à une revue de détail.

Je téléphone à un autre gars, mais il s'agit de Jean-Philippe Deloubet et ça n'a rien à voir. Deloubet est un authentique rejeton de la bourgeoisie parisienne, version catholique de stricte observance et coureur de jupons. Il connaît plein de monde, c'est-à-dire plein de filles. J'ai fait sa connaissance par le biais de Chris Paddington, indéniable star de notre groupe de jeunes bacheliers. Paddington le sportif des grandes familles de la côte est. D'ailleurs on ne l'a guère vu de tout l'été. À mes yeux

Paddington est un bellâtre primaire qui cultive ses abdominaux et finira cardiologue dans une banlieue cossue de Boston, avec femme et enfants, abonnement au club de golf, et il sautera ses assistantes. Mais c'est un chef. Deloubet s'est entiché de lui, il doit trouver que c'est un vrai Américain. Comme Paddington a le détachement du grand seigneur, il m'a généreusement présenté Deloubet, m'encourageant à prendre ses coordonnées et à le fréquenter à la rentrée. Deloubet a acquiescé du bout des lèvres.

Je l'appelle une fois. Deux fois. Il finit par me donner rendez-vous à la sauvette près du Luxembourg. On prend un café et il me laisse payer. J'attends une semaine pour le relancer. À la troisième tentative, il me dit Mais puisque c'est le rêve de tout étranger de se faire inviter dans une famille française, passe demain et on dînera à la bonne franquette. L'appartement vieillot et défraîchi, 150 mètres carrés tout de même, se trouve rue de la Pompe. On dîne dans la cuisine, avec la veuve Deloubet, Jean-Phi et sa sœur cadette Marie-Catherine, strabisme convergent, voix criarde et mauvaise peau. Litron de Préfontaines 11 degrés, bouteille consignée, verres Duralex, entrecôte grisâtre, yaourt nature au dessert, sucre en morceaux car à l'époque c'est moins cher. Une vieille bonne fait le service. La conversation roule à propos d'une fuite dans les W.-C., de ce fameux plombier recommandé par le concierge et qui ne vient jamais au rendez-vous qu'il a lui-même fixé, de cet autre plombier qui sévit dans le quartier, au noir bien entendu, ce qui est contraire aux principes religieux de la famille Deloubet, mais a-t-on le choix ? La décision est prise de plonger dans l'illégalité, après tout on a déjà tâté du marché noir pendant la guerre. À vingt et une heures quinze, le dîner est emballé, la veuve Deloubet semble soudain découvrir mon existence et me demande des nouvelles de Chris Paddington, qu'elle aussi

porte aux nues. Je m'empresse de lui préciser que ce n'est pas un ami proche et que je ne le reverrai peut-être jamais, elle se désintéresse de moi et me souhaite la meilleure chance possible dans mes études parisiennes. Jean-Phi me raccompagne au métro. Il a tant à faire. Les cours vont commencer à Assas. Et quand il n'y a pas de boum le samedi soir, il part en week-end chez les uns ou chez les autres. Il est très pris. Mais on se reverra un de ces quatre, lâche-t-il, n'hésite pas à rappeler.

Il me reste huit jours interminables avant le début des cours à Censier le 28 septembre. Je prends la décision d'aller à Londres, sans m'accorder le temps de la réflexion, comme on se jette d'un sixième étage en flammes.

La gare du Nord ressemble à un film des années cinquante, même s'il y manque déjà les locomotives à vapeur, les fumées s'élevant dans la nuit et les sifflements. Arrivé en avance je trouve une table à une terrasse improvisée en plein passage public. Commande un demi de bière, tel un voyageur blasé arrivé trop tôt à la gare et qui tue le temps avec élégance.

Au bout du train, à minuit, Calais et le ferry. Un ferry de dimension moyenne, mais qui pour moi ressemble à un paquebot dans un film en noir et blanc des années trente. Je reste accoudé au bastingage tandis que s'éloignent les lumières de la côte française. À l'avant, le bateau s'enfonce dans la nuit noire, car il n'y a pas de lune. Qu'est-ce donc sinon le souffle de l'aventure ? Sur le pont supérieur on trouve une vraie salle à manger, les nappes sont déjà bien tachées mais on peut se faire servir un plat avec une bière. Je me vois en voyageur intrépide et fortuné du XIX^e, moitié Flaubert en Égypte avec Maxime Du Camp, moitié Robert Louis Stevenson en partance pour les États-Unis à fond de cale, en troisième classe avec son eczéma.

Quatre jours à Londres à errer en état d'apesanteur. Je sillonne les rues du West End, du nord au sud et d'est en ouest, sans jamais me lasser. L'Univers se confond avec le territoire de Soho, Wardour Street en est la colonne vertébrale, et Trafalgar Square son pôle Sud. *Coffee shops*, deux musées, des pubs en tout genre, une séance de strip-tease bas de gamme sur Greek Street. Je dors deux nuits dans un square, dissimulé derrière le muret, puis deux autres à Victoria Station, sous prétexte que j'attends le premier train du lendemain.

Dans le bateau qui me ramène vers les côtes françaises, je lis Baudelaire. Je ne suis plus tout à fait le même, j'ai connu le souffle de l'aventure, les bas-fonds de Londres. Une vie universitaire passionnante m'attend à Paris.

Le premier cours à Censier était un séminaire portant sur la propriété et les droits de succession dans les campagnes françaises à la veille de la Révolution de 1789. La salle de cours était blafarde. Il y avait vingt-cinq ou trente étudiants installés à leur table, cahier et stylos posés devant eux. Chacun regardait devant soi ou dans le vide. Les filles avaient des problèmes de peau grasse, les garçons de l'acné, des lunettes, des costumes incolores et des cravates. Le prof arriva, une lourde serviette au bout du bras. Il appartenait à la catégorie du vieux garçon qui habite chez sa mère. Celle-ci allait sans doute chaque jour au marché lui choisir ses légumes préférés, pelait ses tomates pour lui éviter des aigreurs d'estomac et préparait le soir de petits plats mijotés. Cet homme sans âge pouvait avoir aussi bien trente-huit ans que cinquante-six, il entama le cours comme s'il reprenait au milieu d'une phrase une histoire en boucle qui n'avait jamais eu de début et n'aurait jamais de fin. Avec deux points de repère : d'abord une curieuse prédilection pour les régions de Bourg-en-Bresse et de La Roche-sur-Yon, où il devait avoir eu un

jour de la famille, ensuite un goût pour les anecdotes « cocasses », un terme qu'il affectionnait et qui dans sa bouche prenait une tonalité effrayante, comme si en guise de cocasserie il allait soudain sortir des insectes morts et des foetus desséchés de son porte-documents. Prenez par exemple, psalmodiait-il, les destins contrastés de Pézenas et de Béziers à la Révolution... et que dire des rapports malaisés entre l'orgueilleuse Saint-Flour et Aurillac, jadis modeste paroisse dont le curé venait baiser les mules de l'évêque de Saint-Flour !... et je vous signale au passage une autre coïncidence cocasse concernant cet auteur qui fit autorité en son temps sur les questions languedociennes, Robert Chavigny, estimé dans les années trente, eh bien ce Chavigny Robert n'est autre que le grand-oncle de l'abbé Jean-Baptiste Chavigny, titulaire de la chaire d'histoire régionale à l'université de Limoges. Le racorni maître de conférences disposait d'un stock inépuisable de ces anecdotes désopilantes qui me donnaient le tournis. Par ailleurs, à intervalles réguliers, tel un grand prêtre brandissant le talisman ou la gousse d'ail, le crucifix ou le scapulaire destiné à neutraliser le Malin, l'Insecte célibataire invoquait le nom du vénérable Albert Soboul, signe d'allégeance à l'hégémonie communiste locale. Pourtant il n'avait rien d'un marin de Cronstadt.